



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,
RUE SERVAN, 8.

Politique et Hebdomadaire.

ABONNEMENTS : TROIS MOIS, 2 fr. 50.

Pour Lyon et le Rhône :

BOITE,
RUE DE CONDÉ, 39.

A L'ŒUVRE!

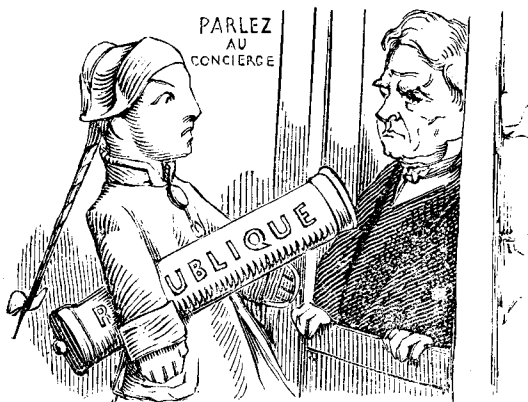
Mais, nom de nom! est-ce que le patron se fiche de nous? Velà mais d'un mois que les pantines sont revenues de la teinture, pis qu'elles sont d'une fière couleur; gn'a de pleines balles de canettes, nous chômons pas de trame et les roquets de jointe sont tout prêts pour rhabiller; quand donc que nous vons mettre note pièce en marche pour de bon? Ah! c'est pas moi qu'ai faignantisé, vous y avez ben vu, les gones, qu'à l'incontraire, je me sis donné un saccagement du guiable pour que ce fameux satin broché, comme on en faisait autrefois à Lyon avant que l'Empire n'oye fiché toute note fabrique à l'uni, que c'te fameuse pièce soye vite tramée et que nous laissassions pas note petite canante de Republique se bambanner toute dessempillée comme une marchande d'allumettes de contrebande, que les urbains la ramasseraient pour la passer à la corressionnelle et l'envoyer à Château-Floquet comme une gourgande.



Adonque, j'ai tout de suite été chercher au pliage mon rouleau de darnier, qu'y n'esse joliment garni d'une chaîne que Mamzelle Elession, une ouvrière pas cancorne, n'a ordie de première main. Eh ben! velà tantôt trois semaines que je le charrie, mon rouleau de darnier, et note méquier n'esse pas encore tant selement monté. C'est dégoûtant, vrai! A quoi donc que ça sert de se saccager le tempérament? J'ai pas perdu une miette de temps. J'ai tout reganisé, tout reluqué; j'ai sogné le dessin, je l'ai fait mettre en cartes, je l'ai ensuite repassé à une liseuse qu'a pas de miel aux z'œils, allez! et nous avons une tapée de cartons à n'en bâtir un hôtel de ville si

grand que la maison Brunet, ousque les Lyonnais pourront faire leur fricot à leur aise, sans que les autres poient n'y ficher le nez ni les doigts. Et tout de même nous en sons pas tant selement à la tirelle de la pièce.

Pis aussi, nous ons loué un appartement chenu, dans un quarquier tranquille, avé deux chambres bien éclairées avé de grands châssis de fenêtres à vitres toutes neuves, une suspente pour le garçon de peine que sogne la cambuse, et jusqu'à un cabinet nettoyé à neuf et tous ses papiers pour qu'on y fasse pas de virgules sus le mur. Eh ben! imaginez-vous que l'aute jour, je m'amène tout plan plan dans la baraque et j'allais prendre la rampe pour monter, lorsque velà-t-y pas un vieux que se tenait rencogné et



que quinche : — Où allez-vous, vous, là-bas? — Est-ce que ça vous arregarde? que je ly dis. — Mais certainement, qu'y me rebrique; c'est le propriétaire qui m'a placé là pour veiller à ce qu'aucun étranger ou malfaiteur ne s'introduise dans la maison. — Eh! je sis pas un malfaite-d'heure ni un nez rangé, mais canut, je sis le logataire du cintième, le chef d'ateyer justement du porpiétaire, et je viens pour monter note pièce; vous voyez donc pas mon rouleau, y vous crève ben assez les quinquets. — Ah! c'est donc vous? Justement, je vous attendais; j'ai à vous parler : c'est moi qui suis votre concierge. — Mais, nom d'un rat, fallait donc z'y dire tout de suite. — Pardon, c'est que, « choisi par le propriétaire pour exercer, en son nom, les pouvoirs que la loi lui confère, j'attendais votre organisation définitive pour entrer en communication avec vous. » — Qué que vous me chantez avé vos municassions? C'est pas tout ça, je viens pour faire note ovrage. — C'est précisément pour cela, j'ai des recommandations

à vous faire : la maison est réparée tout à neuf; par conséquent, elle a besoin plus qu'aucune autre de... — Allons, bon! que je m'esclâme, velà-t-y pas que vous aussi, vous n'allez recommencer c't air de serinette, ce sermon de carême qu'on me chante depis cinq ans; mais j'y sais par cœur, nom de nom! la religion, la porpiété et les miaillons; eh ben! voui quoi, est-ce que j'ai moi, Jean Guignol, une basanne à avaler la porcession quand elle passe avé la croix et la bannière? J'aurais ben trop peur que la grande broche du suisse m'éclappe le menillon. Est-ce que j'ai une frimousse à délavorer les mioches? je les raime ben trop ces petits anges bouffarets. Est-ce que j'ai de gnaques à dechicotter les petites fenottes? Ah! cristi! je leur z'y ferais ben mimi à toutes plutôt que d'en petafiner rien qu'une. Est-ce que je me donne d'air d'un entrepreneur de demolitions, d'un Poncet, d'un Dubois-Crancé, c'te charipe que fesait sauter les maisons de Lyon avé de boulets rouges pour demolir note fabrique? Mais, bonnes gens, si j'étais t'assez bugnasse pour ficher à bas les maisons, ous donc que je pourrais mettre ma Jacquard pour travailler? Non, vrai, c'est trop bêta. Mais, mon pauve vieux, si vous continuez à bajaffler comme ça, c'est pas à la Charité, c'est à l'Antiquaille qu'on vous rencognera un de ces quate matins. Allons, pas tant de japillement, disez-moi voire de qué côté y faut passer pour trouver note ateyer? — Prenez l'escalier et montez jusqu'en haut, vous verrez la porte... — A droite ou à gauche? — Ni à droite ni à gauche, juste au milieu.

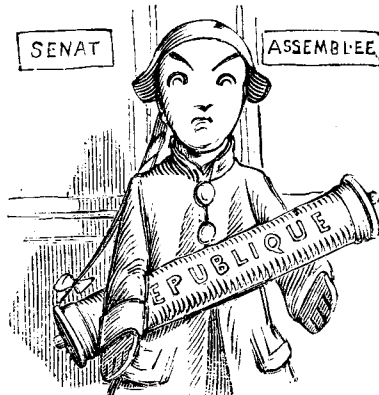
Là-dessus je m'ensauve et j'enfile l'escayer



tout content, mais velà t'y pas qu'en arrivant je

tombe dans les tas de sièges que les autres logataires n'avaient laissé à travers le colidor. Pas mèche de passer, nom de nom; je quince et velà le bargeois que s'amène et que me dit de pas me faire de mauvais sanque, qu'y les fera ôter. Ça va bien, en attendant j'ai aeu bigrement de mal pour passer sans dessempiller mes affaires. Après, ça je vitre et je vois pas les compagnons. — Oûs donc qu'y sont, que je dis au patron? — Ne vous inquiétez pas, qu'y me rebrigue; y sont là dans les chambres, qui discutent. — Oh! j'entends pas ça, que je dis, s'agit de faire de la bonne ouvrage, pis, le Parisien, le petit apprentisse? — Mais, gueule le patron, vous savez bien que j'ai obligé de faire condamner ce petit malheureux et qu'en ce moment il subit sa peine. — Oh! bargeois, faut pas être si méchant, vous savez ben aussi qui n'y a pas fait de bêtises par esqueprès; c'est qu'y z'étaient une tapée de grands propre-àrien, de galavards que ly avont fait boire d'affilée trois grands verres de capitulation, ça ly avait monté à la tête c'te aliqueur et comme on ly avait fiché entre les griffes, à ce môme, un fusil tout chargé, c'est ça qui a fait tout le malheur d'accident. Vrai, bargeois, laissez-le revenir, le pauve mami, y sera tout plein sage, je vous y promets et je m'en charge... Mais pendant que je piaillais comme ça, le bargeois tordait le pif sans rien rebriquer, et finalement y s'est escanné en me disant qu'y n'allait voir. Voir quoi? Enfin c'est comme ça. Mais c'est moi que me sis trouvé embarlificoté quand gn'a fallu me reganiser pour faire ma pièce. Comme nous ons loué deux chambres, on avait mis les pièces du méquier dans toutes les deusses, les ponteaux dans une, le remise dans l'autre, les pédales d'un côté le rouleau de devant ailleurs, jusqu'au contre-poids qu'était sus la suspenste, et au battant qu'on avait rencogné dans le cabinet. Mais, cristi, que je dis aux compagnons qu'étaient là à bajaffier, là où donc qu'y faut monter note Jacquard? — Hé! qu'y me disent, dans les deux chambres; y paraît qu'on commencera la pièce dans l'une et on la finira dans l'autre, c'est la nouvelle mode. — Mais gn'a pas de bon sanque, on sait ben qu'on peut pas mettre un méquier en deux morceaux; y se connaissent pas à

la canuserie, ceusses qu'ont dit ça. Le bargeois va ben me dire dans celle-là que nous allons trâmer note pièce.



Et depuis ce jour-là j'attends le bargeois qu'esse pas encore rentré; les compagnons japillent dans l'hosteau sans rien faire, et moi je suis là dehors, entre les deux portes, toujours avé mon rouleau de darnier sus les bras, aussi bête que l'estatue de Jacquard. Mais est-ce que ça va durer longtemps comme ça?

GUIGNOL.

DE LA CHINE AU GOURGUILLON.

On annonce que M. Pirodon se propose, à la dernière heure, de poser sa candidature ouvrière dans toutes les sections convoquées pour nommer un conseiller municipal.

Pour éviter les questions insidieuses, toutes les fois qu'un électeur demandera à M. Pirodon quelle est sa profession ouvrière, le candidat lui enverra sa profession... de foi.

Un grand événement s'est produit la semaine dernière. Celui que ses partisans appellent déjà Napoléon IV a fait à sa vingtième année l'honneur de l'atteindre.

A cette occasion, et suivant l'exemple de son auguste père qui a doté les enfants nés le même jour que le jeune rejeton, le susdit jeune Napoléon aurait manifesté l'intention de couvrir de ses bienfaits les jeunes gens qui, venus au soleil quelques jours avant ou après lui, auraient touché à leur vingtième année en même temps que son altesse.

M. Rouher implore le prince de persister dans cette voie de libéralité en faisant une rente viagère à tous les Français qui mourront le même jour que lui.

vous nous obligerez de nous faire voir ce secret. Aussi bien vous vous mêlez ici de tout, et, le plus souvent, c'est vous qui donnez et recevez tout à la fois.

M. Cabinet. — Assez de discussion! Voyons, que faudra-t-il faire tout d'abord?

M. Lopinion. — Voilà votre ami qui vous fera faire de la bonne politique avec peu de liberté.

M. Cabinet. — Je veux que vous me répondiez.

M. Lopinion. — Jusqu'à quelle limite voulez-vous satisfaire le pays?

M. Cabinet. — Jusque dans les dernières aspirations du parti républicain. Mais comptez seulement sur le centre gauche. Si le centre gauche est content, les autres groupes n'auront pas l'audace de se plaindre.

M. Lesinfluences. — Il ne manquerait plus que cela!

M. Lopinion. — Eh bien, il faudra d'abord remplacer au moins une vingtaine de préfets, sous-préfets et autres fonctionnaires.

M. Cabinet. — Voilà de quoi révolutionner un pays tout entier.

M. Lopinion. — Lever l'état de siège, rétablir les franchises municipales...

M. Cabinet. — Assez! Vous m'arrachez tout mon pouvoir.

M. Lopinion. — Examiner la question d'amnistie...

M. Cabinet. — Encore!

M. Lesinfluences. — (à M. Lopinion). Est-ce que vous avez envie de bouleverser le monde? Et Monsieur a-t-il accepté le gouvernement pour rendre le pays esclave de tant de libertés? Allez-vous-en lire un peu le docte recueil du *Correspondant*, et demander aux plus vieux parlementaires s'il y a rien d'aussi préjudiciable à une nation que d'être libre avec excès.

On ajoute que le prince Napoléon est tout prêt à fournir la somme nécessaire pour faire face à pareilles prodigalités.

Si nous sommes bien informés, la Compagnie des allumettes doit adresser prochainement à l'Assemblée une pétition demandant le rétablissement de l'état de siège dans toute la France.

Cette mesure seule peut permettre à cette administration, pauvre mais honnête, de surveiller avec fruit les populations soupçonnées d'employer les produits de la contrebande.

Puisque le pays prend feu pour les allumettes fausses, faut remédier à cet état de choses, dont les intérêts de la compagnie souffrent.

GOBE-MOUCHE.



PANTINS & FICELLES.

Le jour où, après de longues vacances, le collégien rentre, le cœur gros, dans l'asile des pensums, pour peu qu'il ait quelque disposition aux travaux manuels, il commence par se fabriquer un éphémère qu'il cloue soigneusement au point le plus en vue, à l'intérieur de son pupitre de sapin.

Chaque feuille de cet éphémère, établi sur des bases spéciales, contient, avec l'indication du mois, du jour et de la date, un chiffre qui, à lui seul, occupe la moitié du feuillet: ce chiffre représente le nombre de jours à traverser avant d'arriver aux vacances prochaines. Les collégiens ferrés sur la multiplication le complètent même par l'adjonction du nombre d'heures, de minutes, voire de secondes.

Et le soir même de la rentrée, au moment de quitter la salle d'étude pour pénétrer au dortoir, le tendre échantillon de l'avenir de la France, qui a passé sa journée à cet intelligent travail, arrache avec joie la première feuille en murmurant:

— Un jour de moins! Plus que quatre-vingt onze jours jusqu'aux vacances du premier janvier, c'est-à-dire 2,184

M. Cabinet. — Il a raison.

M. Lesinfluences. — Apprenez, monsieur Lopinion, que c'est une calamité pour un pays que d'être trop bien gouverné; que, pour se montrer ami de ceux que l'on gouverne, il faut que la plus grande mesure règne dans les réformes qu'on leur dispense; et que, suivant le dire d'un libéral de 1830, il faut réformer pour tenir le pouvoir, et non pas tenir le pouvoir pour réformer.

M. Cabinet. — Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'ai entendue de ma vie: Il faut tenir le pouvoir pour... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

M. Lesinfluences. — Qu'il faut réformer pour tenir le pouvoir, et non pas tenir le pouvoir pour réformer.

M. Cabinet. — Souviens-toi de m'écrire ces mots; je veux les faire graver en lettres d'or sur le portefeuille de chaque ministre.

M. Lesinfluences. — Je n'y manquerai pas. Et, pour la politique promise par votre déclaration, vous n'avez qu'à me laisser m'en occuper.

M. Cabinet. — Fais donc. Il faudrait, par exemple, une ou deux révocations à effet, qui fassent beaucoup de bruit, puis quelque circulaire pompeuse concédant de ces libertés dont personne ne pense à user.

M. Lesinfluences. — Reposez vous sur moi.

M. Lopinion. — (à part). Cette fois encore, le bonnet seul est changé, mais c'est toujours la même tête. Cependant, voyons encore un peu jusqu'à quel point il nous ménagera la liberté... dans l'intérêt de notre liberté.

PIQUE-EMPEIGNE.

UNE ORGIE DE LIBERTÉ

Actualité en un acte.

PERSONNAGES: M. CABINET.
M. LOPINION.
M. LESINFLUENCES } amis de M. Cabinet.

SCENE UNIQUE.

M. Cabinet. — Ainsi que vous l'avez vu, monsieur Lopinion, je me suis engagé, par une récente déclaration, à inaugurer une politique vraiment républicaine et en conformité avec les vœux du pays.

M. Lopinion (à part). — Grande merveille.

M. Cabinet. — Dites-moi un peu? M'aidez-vous dans cette tâche?

M. Lopinion. — Oui, si vous me donnez beaucoup de liberté.

M. Cabinet. — Que diable! toujours de la liberté! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire! De la liberté, de la liberté, de la liberté! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche! de la liberté, toujours parler de liberté! Voilà leur réplique à tout, de la liberté!

M. Lesinfluences. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là! Voilà une belle merveille de faire de la politique républicaine avec beaucoup de liberté! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a pas si piètre ministre qui n'en fit bien autant; mais, pour agir en parlementaire habile, il faut parler de faire de la bonne politique avec peu de liberté.

M. Lopinion. — De la bonne politique avec peu de liberté!

M. Lesinfluences. — Oui.

M. Lopinion. — Par ma foi, monsieur Lesinfluences,

heures, ou 131,040 minutes, ou encore 7,862,400 secondes.

Et comme, après tout, 7,862,400 secondes ce n'est pas bien effrayant, il se condamnerait volontiers à les compter jusqu'à la dernière pour faire passer le temps, s'il avait le courage de sacrifier dans ce but ses repas, son sommeil et surtout ses heures de récréation.

Nos élus sont restés collégiens sous ce rapport, et nous sommes persuadés qu'en cherchant bien, on trouverait dans le pupitre de M. Malartre un éphémère fabriqué sur le modèle indiqué plus haut.

Ils ne sont pas encore tous rentrés, que déjà ils se préparent des vacances prochaines :

« Voyons, messieurs, s'écrient-ils, nous avons assez travaillé à valider nos élections; si le pays n'est pas content, c'est qu'il sera difficile. Préparons-nous un peu à prendre nos vacances de Pâques. »

Et, en attendant, les demandes de congés pleuvent dans les deux Chambres, sans parler des absences irrégulières, et il devient impossible de procéder à un vote sans faire, au préalable, battre le rappel dans les couloirs, et surtout dans la buvette.

C'est l'école buissonnière organisée. Il faudrait deux gendarmes aux trousses de chaque honorable pour le maintenir, et ce serait une surveillance tellement pénible, que chaque couple de ces vertueux représentants de l'autorité se vouerait une amitié éternelle, en souvenir de l'époque malheureuse où ils auraient gardé les députés ensemble.

Nos élus ont grand tort, car ils sont payés pour travailler, et il n'est pas d'exemple qu'aucun d'eux ait rendu l'argent perçu indûment.

Certainement, on ne les couvre pas d'or; mais, enfin, on leur fournit un traitement qui leur permet de vivre sans tendre la main sur le Pont-Neuf, ou sans dévaliser les passants dans la forêt de Bondy.

Le travail n'est pas trop pénible; de plus, il n'est pas continu. Ainsi, sur une année — non bissextile — de 365 jours, il reste à la disposition du député ou du sénateur environ cent cinquante jours pendant lesquels il peut se livrer à ses occupations d'avocat, de maçon, d'agriculteur, ou, si la profession ne va pas, faire le commissionnaire ou l'écrivain public, toutes professions libérales compatibles avec son mandat.

Tout compte fait, la journée des honorables, qui est de cinq heures, nous revient à une soixantaine de francs.

C'est gentil, voyons!

On dit qu'un pays doit être administré comme une maison de commerce.

Or, dans toutes les maisons de banque ou de commerce, les heures d'entrée ou de sortie sont fixées. On peut à la rigueur fumer sa cigarette dans quelque sombre repaire ou dormir sur le grand-livre, mais enfin il faut être là, sans quoi le patron, tant commode soit-il, improvise un petit boniment finissant généralement par ces mots :

« Nous vous remercions de vos services, car dorénavant nous serons forcés de nous en priver. »

Et tout le monde, sauf naturellement l'employé en cause, trouve le procédé irréprochable.

Jamais, dans les annales des maisons de commerce, on a vu les employés se rassembler un beau jour de travail pressant, et tenir le raisonnement qui suit :

« Nous sommes accablés de besogne, à tel point que nous ne savons par quel bout commencer. Ne serait-ce pas le moment d'aller passer deux ou trois mois à la campagne? »

Décidément, nos honorables ne sont et ne seront jamais que des collégiens, et quand la session sera terminée et qu'ils rentreront auprès de leurs électeurs, comme cet écolier qui sur cette question :

— Que fais-tu pendant la classe?

Répondait :

— Moi! j'attends qu'on sorte,

Ils pourront, si on leur demande :

— Qu'avez-vous fait pendant cette session?

Riposter avec la satisfaction du devoir rempli :

— J'ai attendu qu'elle soit terminée.

PORC-ÉPIC.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Malgré ses déclarations, on ne croit pas que M. Buffet veuille renoncer pour toujours à la vie publique; M. Buffet est un de ces hommes auxquels on ne dit pas « adieu, » mais « à revoir. »

×

Le roi d'Espagne est allé, la semaine dernière, visiter Valladolid; cela est toujours plus agréable que de visiter un malade au lit.

×

Si l'on ne fait pas de romaniements dans le personnel secondaire de la préfecture du Rhône, on pourra dire avec raison que le préfet se montre *reVelche* à cette idée.

×

Un cerf aime bien sa biche, mais un pêcheur à la ligne aime encore mieux que ça biche.

×

Il est assez étonnant que les orages de mars et d'avril soient les plus redoutés des matelots, puisque c'est seulement en cette saison qu'on voit fleurir les *abris cotiers*.

×

Les conservateurs se déclarent *a-huris*. On peut dire cela de soi-même; mais un homme poli ne doit pas employer de telles expressions en parlant de la tête de ses adversaires.

×

Pourquoi dit-on que l'on prend le train express? Comme si on pouvait prendre un train sans le faire exprès.

×

C'est surtout depuis la taxe de la boucherie que l'on voit tant de gens *attaxiques*.

PAREMENTS-BLEUS.



GANDOISES DE LA SEMAINE.

Il est question de la fusion prochaine des deux administrations des postes et des télégraphes.

Le commerce français en général, et en particulier le commerce lyonnais, se préparent à accueillir très-favorablement cette innovation, grâce à laquelle le télégraphe pourra enfin envoyer par la poste toutes les dépêches urgentes.

Eh bien, la France est dans un joli pétrin! Imaginez-vous qu'à la dernière réception du Président de la République, M. Buffet a déclaré publiquement qu'il n'accepterait aucune candidature dans les élections complémentaires qui vont avoir lieu.

Et comme M. Buffet est têtue, il est dans le cas de repousser une à une, jusqu'à la dernière, toutes les propositions que les électeurs ne songeront même pas à lui faire.

Voilà ce que c'est d'avoir froissé les vestes de cet homme susceptible. Maintenant, comme le tambour-major, il nous envoie promener d'un :

« — Puisque c'est comme ça, je donne ma démission; le régiment s'arrangera comme il pourra. »

D'ailleurs, toutes nos gloires s'en vont. Après M. Buffet, c'est l'antique cité de Vénissieu qui va être d...étrônée à son tour.

Il faut dire aussi que cette capitale vivait un peu du trône.

Ses biens, tout liquides, sont destinés, dit-on, à passer à la petite commune d'Heyrieu, à qui l'installation d'une école d'artillerie *ad hoc* procurerait bientôt une douce aisance.

Nous n'insistons pas, car ce sont là des matières qu'on ne peut bien traiter que lorsqu'on est sur les lieux.

C'est égal, comme dirait Guignol, *va* la que doit être rudement emm...iellant.

Où diable l'esprit de désordre va-t-il se nicher!

Croirait-on qu'il s'est trouvé en France des communes qui ont manifesté l'intention de planter des arbres de liberté!

Des arbres de liberté!!!

Il est évident que c'était là une manifestation des plus hostiles au gouvernement, une protestation énergique contre l'ordre de choses établi, un outrage direct à la religion, à la famille et à la propriété, et surtout une ironie féroce à l'adresse des anciens députés réduits, à ce jour, à planter simplement leurs choux.

C'était, en résumé, un acte subversif au dernier degré, et le ministère y a bien vite mis ordre.

On ne plantera pas des arbres de liberté!

Le ministre de l'intérieur est bien bon.

A sa place, nous ferions couper tous les arbres actuellement existants; on ne saurait trop appeler à d'autres fonctions ces végétaux séditieux qui, un beau jour, peuvent s'improviser d'eux-mêmes « arbres de liberté. »

Nous ferions également supprimer, dans les usines, les arbres dits de transmission, et qui, sous cette désignation mécanique, ne peuvent que dissimuler des instincts pernicieux.

Nous ferions exercer une surveillance incessante sur tout ce qui s'appelle arbre, ou à peu près; nous les traquerions en tous lieux et même dans le sanctuaire de la justice, où l'on voit trop souvent apparaître, sous le nom d'arbre...itrages, des arbres qui n'auraient pas tant cherché à falsifier l'appellation qu'ils tiennent du dictionnaire, s'ils ne tenaient à masquer leurs intentions redoutables.

Il y a aussi la femme à barbe qui chante :

C'est pas de la chair, ça, c'est du m...arbre!...

dont on ne saurait trop se méfier.

Que M. Ricard consulte son collègue au Sénat, M. de Broglie, et celui-ci lui dira certainement :

« — On commence par dresser des arbres de liberté sur les places publiques : on finit par y dresser l'échafaud. »

Et que l'on dise après que les ingénieurs sont routiniers!

Il y a une dizaine d'années, l'ingénieur en chef de la ville de Lyon, après de longues et laborieuses veilles, des enquêtes interminables et des frais énormes de plans, études, etc..., finissait par découvrir le motif pour lequel tant de bateaux allaient s'échouer contre les piles du pont Morand, entre lesquelles ils ne pouvaient pas passer.

Il paraît que cela venait simplement de ce que les piles n'étaient pas assez espacées.

Ni vous ni moi, nous n'aurions trouvé cela; aussi, cette découverte fut-elle une véritable révélation.

En signalant le mal, l'ingénieur apportait le remède. Le cas est assez rare pour que la postérité lui en sache gré.

Il s'agissait de remplacer deux arches par une seule arche marinière.

Il y avait bien un inconvénient, mais il était mince. En effet, cela pouvait amener simplement la chute du pont.

— Le pont pourra disparaître, s'écria M. Bonnet; peu importe, s'il a son arche marinière.

Car il paraît qu'il importe peu, pour un pont, qu'on puisse circuler dessus; le principal, c'est qu'on puisse passer dessous, et les ingénieurs font des ponts surtout pour permettre aux bateaux de franchir leurs arches.

Et les travaux furent commencés. Quand on les arrêta, le pont Morand, brouillé sans doute par suite d'un mouvement de jalousie avec son confrère de Saint-Clair, qu'on ne répare jamais, s'en était éloigné de deux ou trois mètres.

Des années se sont passées. Le pont Morand tend de plus en plus à aller fraterniser avec son collègue du Collège, — à moins toutefois que son mouvement ne soit dû à l'entraînement qui, depuis quelques années, pousse la masse vers l'enseignement.

L'ingénieur en chef de la ville, — successeur du précédent, — a eu une autre idée.

Il a proposé au conseil municipal de faire deux arches marinières au lieu d'une. Le conseil a repoussé l'idée.

Mais constatons qu'il y a progrès. Dans dix ans, un autre ingénieur parlera de trois arches marinières; dans

vingt ans, un nouveau en proposera quatre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, dans une centaine d'années, un homme de génie, — bien qu'ingénieur, — s'écrie :

« — Mais que nous sommes bêtes ! nous demandons un nombre d'arches marinières suffisantes pour occuper tout le parcours de la gare des Brotteaux à la gare de Saint-Paul ; si nous faisons passer dessus le tablier du pont ! »

Et alors on refera le pont Morand. Malheureusement, en ce temps-là, il aura depuis longtemps subi les lois qui régissent la chute des corps.

On a grand tort de dire que notre siècle est sceptique.

La Seine croît ;

La Saône croît ;

Et les officiers ministériels qui font des actes en double expédition reproduisent tous leurs actes deux fois.

DON GNAFRONAS DU GOURGUILLONOS.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

M. Dufaure déclare, à la tribune de l'Assemblée, qu'il est impossible au ministère de consentir à la levée de l'état de siège dans les quatre départements encore soumis à ce régime, tant que le gouvernement ne sera pas suffisamment armé, en cas d'éventualité à prévoir, contre les écarts de la presse révolutionnaire.

La gauche est épatée.

Il est question d'un grand mouvement préfectoral qui doit faire une immense sensation.

On se précipite sur l'*Officiel*, et le pays constate avec satisfaction que le ministère a découvert un secrétaire général à sacrifier.

On signale cependant à la préfecture du Rhône deux nez, depuis longtemps impossibles, qui prennent tout à coup des proportions gigantesques.

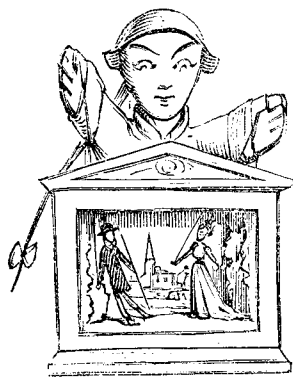
Renseignements pris, cette étonnante végétation n'est pas due aux influences printanières.

M. André, architecte du théâtre des Célestins, annonce qu'il a perdu ses plans.

Il invite, par la voie des journaux, celui qui les a trouvés à ne pas les lui rapporter.

Tout Lyon va voir, dans une baraque installée sur le cours Perrache, un homme qui assure avoir trouvé une bouillotte chaude dans un wagon de la Compagnie P.-L.-M.

D. G. DU G.



PAROLES ET MUSIQUE

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Le lendemain de la première représentation de l'*Africaine*, un habitué du cabinet directorial disait à M. Senterre :

— Il n'y a dans ma ville natale qu'une scène de quatrième ordre ; mais, vraiment, si un directeur s'avisait d'y donner l'*Africaine* dans les conditions où elle a été représentée hier, on briserait les banquettes avant la fin du troisième acte.

— Qu'est-ce que ça peut me f..., répondit l'heureux directeur ? J'ai fait hier 4,100 fr. de recette.

4,100 fr. de recette ! La salle était comble ; tout ce vieux public lyonnais qui a applaudi, dans leur meilleur temps, Renard, Achard, Ismaël, Cazaud, etc., ce public sévère était là.

Il était là pendant que, d'une voix sourde, M. Gilland hurlait la musique de Meyerbeer, incompatible avec ses moyens vocaux... et nasaux.

Il était là pendant que M^{lle} Mauduit déchirait l'air de ses cris désespérés, sans pouvoir toucher une seule fois la vraie corde, sans parvenir à émouvoir un seul instant.

Il était là pendant que M. Flachet, premier sujet du Grand-Théâtre de Saint-Etienne, grimé comme un nègre de vaudeville, se gargarisait de sons confus.

Il était là pendant que M^{lle} Ramelli (premier sujet des théâtres d'opérette de Paris) facilitait la représentation en fredonnant un rôle dont elle ne connaissait pas la première note.

Et ce bon public lyonnais, ce public sévère, sous les yeux de qui se sont formés les Renard, les Achard, les Cazaux, les Ismaël, ce public qui a sifflé Capoul et tant d'autres, ce vieux public qui a consacré tant d'artistes et leur a ouvert, par ses suffrages, les portes de la capitale du monde..., eh bien ! ce bon public applaudissait.

On lui présentait une seconde basse malade, qui, après avoir parlé une partie de son rôle, faisait chanter une autre partie par la troisième basse, qui en faisait elle-même chanter une troisième partie par le chef d'orchestre, qui, — pour faciliter la représentation, à l'instar de M^{lle} Ramelli, — en supprimait une quatrième et dernière partie.

Et ce bon public trouvait cela très-naturel.

Après avoir demandé par la voie de tous les journaux trente dames pour figurer dans le personnel, on offrait à sa vue cinq ou six femmes supplémentaires qui causaient et se faisaient des niches devant plus d'un millier de spectateurs avides d'illusions.

Et ce bon public n'y trouvait rien à redire.

On osait enfin opérer une reprise de cette importance avec un personnel sans cohésion, sans ensemble, un personnel que l'on ne s'était pas même donné la peine de faire répéter une fois sérieusement.

Et ce fier public, si jaloux de ses droits et de ses prérogatives, ce public qui a renversé Raphaël Félix pour sauvegarder ses privilèges, ce public qui a hué et ruiné Danguin, — auquel pourtant il ne donnait pas un sou de subvention, — oui, ce même public n'a pas osé protester.

Et c'est à peine si quelques sifflets timides se sont élevés vers la fin de la représentation, couverts par une claque nombreuse et qui ne doute plus de rien.

Puisque tout le monde est content, il faut croire que l'on nous en donne pour 260,000 fr. de subvention, et M. Senterre aurait bien tort de se gêner.

Depuis le commencement de l'année, il a su mettre tous les atouts dans son jeu. Il a roulé ses abonnés, roulé la presse par des promesses pompeuses, et si, en matière théâtrale, il n'a pas monté grand'chose, du moins faut-il reconnaître qu'il nous a merveilleusement monté le coup.

Plus fort que Raphaël Félix, qui est tombé pour avoir voulu supprimer les débuts ouvertement, M. Senterre a pu, sans scandale, les escamoter à son gré, et il y a aujourd'hui dans la troupe une chanteuse légère qui n'y aurait jamais pu pénétrer par la grande porte.

Il a désorganisé l'orchestre, transformé et réduit le personnel des chœurs, créé une administration de la scène qui n'a pas la première idée de ses fonctions.

Grâce à un système de direction, dont lui seul à le secret, il a su faire supporter à tous ses artistes les conséquences de ses fautes, et rendre impossible, en six mois, une troupe dont l'ensemble était à peu près passable. M. Valdéo et M^{lle} Isaac sont à peine sûrs d'eux, et ce sont nos deux premiers sujets.

M. Senterre n'a qu'un idéal : gagner de l'argent ; le reste importe peu.

Aussi, au Grand-Théâtre, fait-on des économies partout, jusque sur l'éclairage.

La mise en scène est pitoyable. Vous vous souvenez du beau défilé de pénitents multicolores au dernier acte de la *Juive*. C'était fort imposant, mais cela nécessitait l'emploi d'une trentaine de soldats qui revenaient en moyenne à vingt sous par soirée. — Encadrons d'abord ces trente fois vingt sous, s'est dit le directeur ; c'est le plus clair de la recette. — Et l'on a rayé les pénitents.

Dans *Robert-le-Diable*, — au temps où l'on chantait encore cet opéra, — on est allé jusqu'à économiser quatre pistons supplémentaires, jusqu'à ce jour considérés comme indispensables, parce qu'il fallait leur allouer cinq francs à chacun, soit vingt francs.

Les circonstances peuvent varier, mais les procédés ne varient jamais.

Et voilà comment un directeur liégeois a pu mettre notre théâtre au niveau de celui de Carpentras, fausser le sentiment artistique du public, décourager et user des artistes qui, pour la plupart, ne manquent pas d'un certain mérite, et tuer, enfin, pour dix années, une scène à laquelle est attachée l'énorme subvention de 260,000 francs.

Résultat immédiat dû aux exécutions comme celle de l'*Africaine* dont nous jouissons actuellement.

Mais cela inquiète peu M. Senterre, et comme il le dit lui-même si élégamment : « Qu'est-ce que ça peut lui f..., s'il fait des recettes de 4,000 francs.

CHL-DE-LYNX.



EQUEVILLES.

Il ne faut pas qu'une belle course, ni singe, en marchant, d'autres femmes ; car elle perd à ch... anger ses allures. Elle doit terre autant les défauts des autres que les siens.

Il ne faut pas qu'elle se maquille, au tiers, même lorsqu'elle approche de la quarantaine. Surtout, que son cœur n'étant pas de marbre ôte aux malheureux une partie du poids de leurs misères et leur rende le front serein.

Je vaise encore ajouter qu'elle ne doit pas se teindre les cheveux afin qu'on la croie rousse ; elle ressemblerait trop à ces femmes que des jeunes gens bêtes et amoureux du faux bourrent de braise.

Rien n'est plus beau et plus sain que l'air naturel d'une femme.

En se conformant à ces maximes, elle évitera aisément les déboires que tant de femmes du demi-monde essuie.

+

Je dis plus haut qu'une femme ne doit pas se teindre les cheveux.

Cependant, si, par accident, elle mettait le feu à ses nattes, elle ne devrait pas manquer de l'éteindre.

+

— En fait de concessions républicaines, la déclaration du ministère est bien maigre.

— C'est ce qu'il faut en carême pour un mets sage.

+

M. Rouher en était à sa deuxième cause. Il défendait un paysan accusé d'avoir volé un fût de vin doux.

— Méchieurs, dit le jeune avocat auvergnat, voici des papiers de la régie qui démontrent que ce vin a été acheté par nous ; voici le vin que vous pouvez déguchter pour le comparer à celui du plaignant. Le tribunal apprêchiera.

— Dans ce cas, riposte le président, passez-nous vite les papiers.

DU CROCHET.

CORRESPONDANCE.

X. Plata. — As pas peur, frangin, je m'aligne pour songer te n'affaire. Te m'as averti trop tard pour ce mimer.

R. chez sa meman. — Je t'en dis autant. T'as manqué l'heure du train.

V. avec blâme. — Merci, petit ! C'est comme ça qu'on reconnaît les t'amis.

R. F. — Trop tard aussi ; cherche quéque chose de plus neuf.

Ey. aux Brotteaux. — Idem que le mami ci-dessus ; si on y décapille quéque chose que poye aller pour la prochaine, on le manquera pas.

Un gone habitant Lyon. — Vlan ! ça s'y est. Reluque-z'y.

Le Gérant, BAFPERT.